

TEMPERATURE

Du 19 juillet 1900.

Table with 2 columns: Direction (Du matin, Midi, 5 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 19 juillet.—Indications pour la Louisiane.—Temps généralement beau vendredi et samedi; vents frais du sud.

Exposition Universelle de Paris.

Durant l'Exposition Universelle de 1900, tous nos compatriotes qui désirent lire notre journal, pourront s'adresser à nos correspondants à Paris, Messieurs Magence, Favre & Cie, Directeurs du Comptoir International de Publicité, 18, Rue de la Grange-Batelière, qui tiendront à leur disposition les numéros de notre collection qui leur seront demandés.

LE SOULEVEMENT DE LA CHINE.

Les nouvelles que nous recevons depuis hier de l'Extrême-Orient sont graves, très graves. Il n'y a plus à se le dissimuler, l'Europe, l'Amérique, toute l'humanité civilisée se trouvent en face d'un monstrueux soulèvement de la Chine.

mi des étrangers, le protecteur des européens et des chrétiens, avec lesquels il frayait tous les jours! Au moment où les Anglais s'apercevaient qu'il s'entendait avec l'impératrice et le prince Tuan, il leur glissait entre les doigts et disparaissait pour aller, sans doute, à Pékin recueillir le fruit de ses criminelles fourberies.

ECHOS DE PARTOUT

SENEGAL. La mission Blanchet. M. Chaudé, gouverneur général de l'Afrique occidentale française a envoyé ces jours-ci au ministre des colonies le télégramme suivant: D'après les explications fournies par les gradés de l'escorte et par les serviteurs, M. Blanchet ainsi que l'interprète Bou el Mogrood ont été séparés traitement de leur escorte, le 8 juin, et amenés à Atar par Moctar Ouldada. C'est à soixante kilomètres au sud-est de Chinghetti [Adrar] que leur capture s'est produite.

PÉKIN.

Pékin est séparé actuellement du reste du monde. Que s'y passe-t-il? Ce n'est pas sans émotion que l'on songe à tant d'existences européennes renfermées dans cette capitale du Céleste-Empire et menacées! Les Français y sont au nombre d'environ quatre mille, en y comprenant le personnel de la légation et les missions catholiques qui y ont érigé de magnifiques établissements.

Allemagne.

Le Berliner Tageblatt annonce que le prince d'Arenberg, convaincu du meurtre d'un de ses domestiques noirs en Afrique, a été condamné à trois ans et six mois de détention de forteresse. On se souvient que la première condamnation avait été cassée par l'empereur comme trop légère.

Angleterre.

La Chambre des lords a adopté en troisième lecture le bill de la Fédération australienne, et en seconde lecture le bill étendant aux ouvriers agricoles le bénéfice de la loi qui protège les ouvriers des villes contre les accidents. Les journaux anglais commentent vivement l'acquiescement de Spidó et de ses complices par la cour d'assises de Bruxelles.

quoique fort modestes, offensaient l'amour-propre du souverain. Elle est devenue la propriété des Lazaristes, qui l'ont rebâtie après qu'elle eut été brulée une première fois par des hordes fanatisées. A une bien autre hauteur monte le faite des temples chinois du Ciel et de l'Agriculture, dominant les arbres séculaires qui les entourent et toute la ville chinoise. Leurs encintes ont plusieurs kilomètres de tour.

LE CHATEAU DE REICHS-TADT.

Le mariage de l'archiduc François-Ferdinand et de la comtesse Chotek a été célébré, comme on l'a vu, dans la chapelle d'un vieux château bohémien, dont le nom a été imprimé un certain nombre de fois cet hiver, le château de Reichstadt. Reichstadt est situé dans un coin pittoresque, sur des montagnes de grès, au milieu des forêts, au fond d'un grand parc.

ment réussi. L'embarquement s'est éloigné à 200 mètres du hangar puis a viré de bord et ramené le ballon sous son abri. Le lendemain, le temps est favorable, mais il s'était amaigri une foule si considérable, que le comte Zeppelin, a décidé de tenter l'expérience par condensation pour la curiosité publique. Au moment où l'on allait partir, un des dix-sept ballons crévés avec un grand bruit.

PREMIER VOYAGE DU BALLON DIRIGEABLE du Comte Zeppelin.

Il faut enregistrer le succès de la première ascension du ballon dirigeable du comte Zeppelin. Cet aérostat se compose d'une grande enveloppe cylindrique en fils d'aluminium, longue de 107 mètres et ayant 11 mètres de diamètre, dans laquelle sont renfermés dix-sept ballonnets remplis d'environ 10,000 mètres cubes de gaz hydrogène. Le mouvement est donné par deux moteurs Daimler de quinze chevaux chacun actionnant des hélices. Chacun de ces moteurs est placé dans une nacelle, et une de ces nacelles est placée à l'avant, tandis que l'autre est placée à l'arrière.

Le langage moderne. Dans un salon, on parle d'un très vieux monsieur. — Il est bas, dit quelqu'un, à son âge, il n'y a plus guère d'huile dans la lampe. Boireau, chauffeur enragé: — Et plus de pétrole dans le moteur! Bout de conversation entendu hier à la sortie de la tumultueuse séance de la Chambre: — Qu'est devenu l'incident Ca denat? — Il est clos... — Naturellement!

MOTS POUR RIRE

obligant à s'arrêter pour reprendre haleine. Puis, les armes furent engagées de nouveau, battirent, se croisèrent, avec un acharnement réitéré, avec une violence d'autant plus dangereuse qu'elle se cachait sous plus de présence d'esprit et de possession. Parmi les témoins, nul n'aurait pu dire quel allait être le vainqueur de ce tournoi sanglant, tellement les deux jeunes gens paraissaient de même vigueur entraînés tous deux, dans la fatigue, coup d'œil rapide et poignet souple. Seul, Pierre, la tête penchée, tendue pour mieux voir, pour se rapprocher un peu plus, seul, Pierre, par son attitude, sa posture, les frissons brusques qui le faisaient parfois joindre et se tortiller les mains, accusait son inquiétude. C'est que, seul, connaissant son frère, il remarquait chez lui certains signes précurseurs de la fatigue: une teinte jaunâtre, d'un jaune de cire, se répandant sur ses traits. Pourtant, les coups étaient toujours donnés et parés avec la même adresse, avec la même force. Mais l'aîné avait fait trop effort avec son jeune frère, pour s'y tromper, hélas! et il le retrouvait, cette pâleur de cire... — Il faiblait! il faiblait! M. de Jarvie ordonna un second repos. Gaston et Horace restèrent en présence, les mains

causait bas avec Gaston, la main appuyée sur l'épaule de son frère, et lui faisait des recommandations. La veille, ils avaient tiré au sort à qui se battrait le premier. Le sort avait désigné Gaston. Il eût été difficile de deviner quelque émotion sur ces rudesses physionomies. Ils étaient là comme à une partie de chasse, attendant que le garde eût fait son rapport. Pourtant, il se passa quelque chose d'étrange. Quand les témoins eurent fini de causer et se furent séparés, on vit les deux frères retirer leur pipe de la bouche, la débarrasser soigneusement, la remettre dans l'étui. Cela fait, ils se tendirent les mains, se regardèrent longuement. Ils s'aimaient. Leurs yeux devinrent humides. Et, tout à coup, graves, ils s'enlacèrent et s'embrassèrent sur les deux joues. Le sort avait désigné les armes et la place des adversaires. Ils enlevèrent veston et gilet et se mirent en tenue de combat. Alors, Pierre s'avança et dit: — Je tiens à le répéter, bien que nos témoins le sachent, car il faut que ce soit entendu. Si mon frère est tué... et si M. de Villefort est sans blessures, je prendrai la place de mon frère et je continuerai le combat. Frôlement, le duc répliqua: — Mes témoins et moi, nous avons accepté toutes vos conditions, toutes!... M. de Jarvie engagea les ar-

Feuilleton DE L'Abelle de la N. O. Charmeuse d'Enfants GRAND ROMAN INÉDIT Par Jules Mary. PREMIERE PARTIE Une Haine d'un Siècle IV WNE APPARITION. (Suite.) Pour témoins, il a eu recours

à deux de ses gardes, anciens sous-officiers: l'un s'appelle Malicamp et l'autre Soubise. S'il s'était adressé à ses pairs, il se serait heurté à un refus. Son oncle seul et le général de Guincourt, sur la propriété duquel on allait se battre, auraient accepté de le seconder, mais ils étaient infirmes et Horace ne leur avait rien dit. Sur l'herbe courte, recouverte de givre, de l'avenue, les témoins ont déposé une paire de sabres. Leur figure hâlée est triste, presque solennelle. Ce sont des serviteurs de la famille, vendus de vieille roche et dont les grands-pères avaient tué, avaient souffert, s'étaient fait massacrer en 93, avec le grand-père de Villefort. Un peu de haine se réveillait dans le granit de ces cœurs. Ils n'étaient pas là depuis une minute qu'un loin apparaissait le groupe des Girodias; leurs témoins étaient deux jeunes châtelains des bords du lac de Grand-lieu, MM. de Jurvie et de Contais, que le duc reconnaît tout de suite pour d'anciens soldats du 3e dragons. Quelques secondes, et les deux groupes, réunis, se saluaient silencieusement. Les témoins se concertèrent. Debout au milieu de l'avenue, appuyé sur sa canne, Horace regardait ses adversaires. Ils étaient venus la pipe aux lèvres et continuaient de fumer. Pierre

mes, se recula de trois pas, et dit: — Allez! Et le soleil, qui venait enfin, au bout de l'avenue, de seconner ses draps de bruyards, fit passer une étincelle blanche le long des deux lames. Les duels au sabre sont rares en France, si ce n'est dans l'armée, et en dehors de l'armée ils sont souvent mortels. Les règles de ce duel permettent de porter des coups d'estoc et de taille, de se balafier, de se soulever, de sauter à droite et à gauche, de rompre, d'avancer, de faire en un mot, toute évolution autour de son adversaire. Les blessures sont parfois effroyables. L'écriture du sabre, moins compliquée que celle du fleuret et de l'épée, donne lieu à une largeur de mouvements qui laisse une vaste surface à découvrir. Le tireur à l'épée, avec ses mouvements plus serrés, a donc une supériorité positive sur son adversaire. Mais le duc Horace et les frères Girodias étaient aussi forts à l'épée qu'au maniement du sabre. De plus, Pierre et Gaston s'étaient battus plusieurs fois déjà, avaient par conséquent l'habitude du terrain, la certitude de vaincre cette fois comme les précédentes, tandis que Villefort n'avait eu qu'une seule rencontre, au pistolet, à Compiegne. Il possédait cependant toute la force et l'adresse que la science de l'escrime peut ap-

prendre, et, devant ces deux redoutables adversaires, c'était un adversaire non moins redoutable. Dès la première attaque, on comprit la gravité de la lutte. Ni l'un ni l'autre des combattants ne tenta des coups de tranchant; tous deux, maîtres de leur cœur et de leurs nerfs, sobres de grands mouvements, s'attaquèrent par des froissements de lames et de simples dégagements. Ils se tâtaient, les yeux dans les yeux, aussi tranquilles en apparence que s'ils faisaient une passe d'armes dans un assaut entre amis. Pendant quelques minutes, tous deux suivirent la même tactique. Gaston Girodias essayait d'amener par tous les moyens possibles le duc Horace à se livrer, à s'offrir à portée de l'arme, tout en ne se livrant pas lui-même. De son côté, le duc, en parfaite possession de tout son sang-froid, cherchait à se faire attaquer franchement, pour parer et riposter, après quoi sauter en arrière. Il ne faisait que de fausses attaques sur la partie la plus rapprochée afin de faire partir l'adversaire et de l'amener à se fendre, évitant les feintes compliquées qui déconvoient trop. Il savait très bien que sa vie était en danger, mais était décidé à la défendre et à la faire

chèrement payer. Il s'aperçut, du reste, que si Gaston était aussi fort, il n'était pas plus fort que lui. Les chances étaient égales. Le duc n'avait aucune haine contre les deux frères. Ces rudes natures, au contraire, qui étaient d'une autre époque, lui plaisaient par leur appétit même, par leur rigidité, nous dirions presque par la grandeur de leur sauvage rancune. S'il avait eu affaire à moins fort, il l'eût épargné! Il ne le pouvait sans péril de mort. Pierre assistait à ce duel le front ridé, le regard ardent, suivant anxieux les opérations rapides et savantes de tous les coups qui pouvaient amener, pour l'un ou pour l'autre, la blessure terrible et mortelle. Parfois, son corps se tendait, ses mains s'agitaient. On eût dit qu'il ne pouvait attendre la fin de cette lutte et qu'il voulait se jeter entre ces sabres qui se choquaient. Déjà, une fois, il avait fermé les yeux pour ne pas voir l'arme d'Horace qui s'abat- tait avec la rapidité de la foudre. Et en le rouvrant, en voyant que la coup avait été paré, que son frère était debout et sans blessure, il avait à peine retenu un rugissement de joie. Son sein se gonflait. Sa respiration était bruyante. Il avait peur, atrocement peur pour Gaston. Cinq minutes s'étaient écoulées. Les adversaires étaient haletants. Les témoins s'interposèrent les

chèrement payer. Il s'aperçut, du reste, que si Gaston était aussi fort, il n'était pas plus fort que lui. Les chances étaient égales. Le duc n'avait aucune haine contre les deux frères. Ces rudes natures, au contraire, qui étaient d'une autre époque, lui plaisaient par leur appétit même, par leur rigidité, nous dirions presque par la grandeur de leur sauvage rancune. S'il avait eu affaire à moins fort, il l'eût épargné! Il ne le pouvait sans péril de mort. Pierre assistait à ce duel le front ridé, le regard ardent, suivant anxieux les opérations rapides et savantes de tous les coups qui pouvaient amener, pour l'un ou pour l'autre, la blessure terrible et mortelle. Parfois, son corps se tendait, ses mains s'agitaient. On eût dit qu'il ne pouvait attendre la fin de cette lutte et qu'il voulait se jeter entre ces sabres qui se choquaient. Déjà, une fois, il avait fermé les yeux pour ne pas voir l'arme d'Horace qui s'abat- tait avec la rapidité de la foudre. Et en le rouvrant, en voyant que la coup avait été paré, que son frère était debout et sans blessure, il avait à peine retenu un rugissement de joie. Son sein se gonflait. Sa respiration était bruyante. Il avait peur, atrocement peur pour Gaston. Cinq minutes s'étaient écoulées. Les adversaires étaient haletants. Les témoins s'interposèrent les

chèrement payer. Il s'aperçut, du reste, que si Gaston était aussi fort, il n'était pas plus fort que lui. Les chances étaient égales. Le duc n'avait aucune haine contre les deux frères. Ces rudes natures, au contraire, qui étaient d'une autre époque, lui plaisaient par leur appétit même, par leur rigidité, nous dirions presque par la grandeur de leur sauvage rancune. S'il avait eu affaire à moins fort, il l'eût épargné! Il ne le pouvait sans péril de mort. Pierre assistait à ce duel le front ridé, le regard ardent, suivant anxieux les opérations rapides et savantes de tous les coups qui pouvaient amener, pour l'un ou pour l'autre, la blessure terrible et mortelle. Parfois, son corps se tendait, ses mains s'agitaient. On eût dit qu'il ne pouvait attendre la fin de cette lutte et qu'il voulait se jeter entre ces sabres qui se choquaient. Déjà, une fois, il avait fermé les yeux pour ne pas voir l'arme d'Horace qui s'abat- tait avec la rapidité de la foudre. Et en le rouvrant, en voyant que la coup avait été paré, que son frère était debout et sans blessure, il avait à peine retenu un rugissement de joie. Son sein se gonflait. Sa respiration était bruyante. Il avait peur, atrocement peur pour Gaston. Cinq minutes s'étaient écoulées. Les adversaires étaient haletants. Les témoins s'interposèrent les